l'homme pour l'homme", mais la férocité de l'homme à l'égard de son semblable. Pour la comédie, il n'y a pas de doute: le plaisir qu'on y éprouve est manifestement fondé sur la malignité; c'est un plaisir à base de barbarie et de férocité. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'autre moitié du théâtre, de la tragédie? Emile Faguet développe très spirituellement cette idée dans l'avant-propos de *Drame ancien, drame moderne*. Erreur! objectera-t-on, nous pleurons à la tragédie, ce qui témoigne à coup sûr d'un cœur sensible et philanthrope. Oui, mais ces larmes ne vous excusent pas d'avoir été rechercher curieusement et à prix d'argent le spectacle de la souffrance et de vous être fait un plaisir du malheur d'autrui. „Il n'y a pas à sortir de ceci: rencontrer le malheur sans l'avoir cherché et en être ému, c'est être sensible; chercher le spectacle du malheur, quand bien même c'est pour en pleurer, est une recherche dépravée, est un dilettantisme à base de barbarie.“

Cette explication ne nous satisfait pas plus que la première. Si la satisfaction qui vient adoucir la terreur tragique, s'expliquait par un mouvement inconscient de férocité, rien ne nous empêcherait d'affirmer que le plaisir du spectateur se mesure à l'horreur des scènes qu'on lui donne à savourer. Mais une pareille corrélation n'existe pas, tant s'en faut. On sait que Crébillon s'était fait de „l'horreur tragique“ une spécialité. Accumuler sur la scène les pires abominations, enfilet les